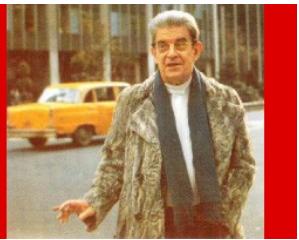
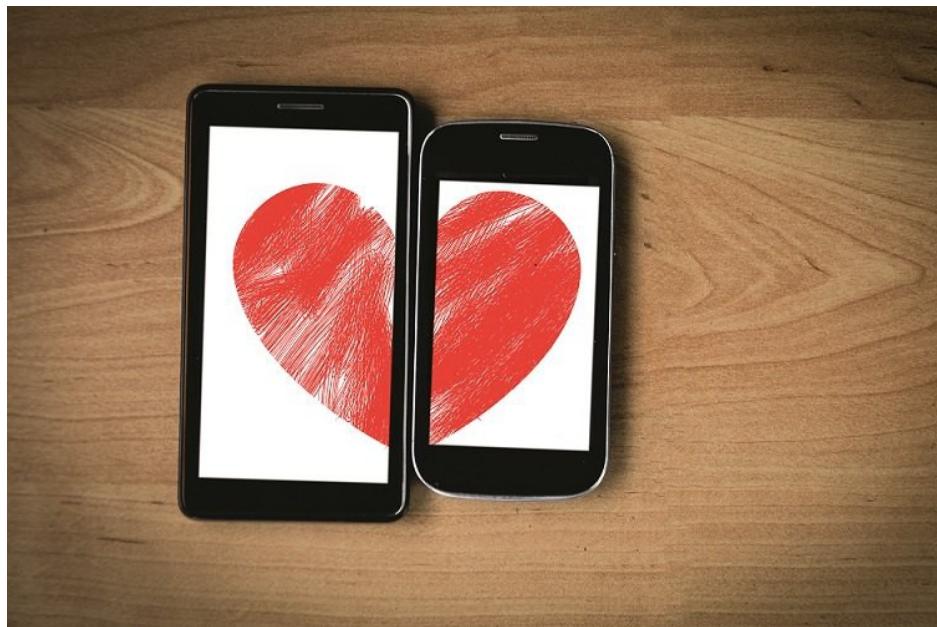


# Lacan Quotidien



N° 760 – Mercredi 17 janvier 2018 – 16 h 23 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



## Effets de langue

EN AVANT

### Editorial

**Encore un effort pour aimer les femmes !**

par Anaëlle Lebovits-Quenehen

JUDITH

**Judith M., par Graciela Brodsky**

LECTURES

**Internet avec Lacan, Guy Briole répond à P. Almeida pour Radio Lacan**  
**Lacan avec Rabelais, par Isabelle Buillit**

LACAN COTIDIANO N° 32

**Fabián Naparstek, Nelson Feldman, Begoña Isasi, Xavier Esqué**



## ÉDITORIAL

**Anaëlle Lebovits-Quenehen**

### Encore un effort pour aimer les femmes !

Les affaires de harcèlement sexuel qui défrayent la chronique attestent assez de ce que les femmes poursuivent leur libération à la faveur cette fois d'un mouvement de masse. Les tribunes et contre-tribunes qui voient le jour à cette occasion attestent quant à elle l'importance de l'enjeu. Saluons quant à nous ce mouvement, et plutôt deux fois qu'une. Le rabaissement dont les femmes étaient (et sont encore) l'objet de la part d'un certain nombre d'hommes a longtemps semblé structurel tant il date. Mais les temps changent et le Nom-du-Père étant en perte de vitesse, un grand nombre de femmes sortent aujourd'hui de leur réserve pour refuser mépris, harcèlement et, plus grave encore, violences qui vont jusqu'au crime. Celles-ci refusent dorénavant le joug que certains hommes, si peu assurés de l'être, leur imposent volontiers. C'est heureux.

Lacan jette sur la cause des femmes une lumière encore neuve lorsqu'il permet d'envisager les femmes spécialement comme objectant à toute définition universelle et, par là, à toute tentative d'essentialisation. Pas d'essence de la femme. C'est là le sens qu'a son fameux « *La femme n'existe pas* ». Plus que tout être parlant, une femme échappe, en tant que telle, à toute tentative de normalisation. Dire que la norme est mâle, c'est dire ainsi que dès que la norme apparaît, nous nous trouvons dans le registre de la jouissance phallique et non féminine. C'est en tant qu'elles y objectent spécialement que l'humiliation des femmes qui va parfois jusqu'à l'agression trouve sans doute sa cause profonde. Ceux que les femmes stupéfient, dépassent, voire angoissent et qui se refusent, du coup, à tomber sous leur charme, les maltraitent souvent. À suivre cette perspective, nous louerons un premier aspect de cette campagne de libération des femmes, mais en regretterons un second.

Réjouissons-nous d'abord de ce que l'impunité des hommes impuissants à aimer les femmes et se croyant de ce fait contraint de les dominer se voit aujourd'hui très sérieusement entamée. La déferlante d'affaires qui se font jour ces temps-ci leur impose, au moins pour commencer, une nécessaire retenue. Réjouissons-nous aussi de ce que le sort des femmes émeuve dorénavant assez le monde occidental dans son ensemble pour qu'il lui devienne difficile de pactiser avec les idéologies qui font de la négation des femmes leur fond de commerce, car ces idéologies sont ennemis non pas seulement des femmes, mais à travers

elles, du genre humain. L'épisode que nous traversons nous rappelle assez qu'un nombre important de pays voit le quotidien des femmes marqué par des crimes admis. Au regard de ces pays qui sont autant de mondes côtoyant le nôtre, que la démocratie est belle et grande ! Et qu'elle suscite le désir comme le faisait entendre notre dernier forum à Turin, « Désir de démocratie en Europe » ! Car il faut bien dire que la démocratie, si elle ne suffit pas à assurer l'égalité effective des droits des hommes et des femmes, est pourtant encore le régime politique le plus favorable aux femmes – souvenons-nous en, il vaudrait mieux.

Mais le moment que nous vivons met aussi à jour la façon dont certaines femmes semblent devoir se libérer du joug des hommes sur un mode phallique. « *Balancetonporc* », ce seul énoncé en fait signe. Il est si peu subtil qu'il semble bien davantage emprunté aux hommes misogynes pour être retourné contre eux par des femmes misandres, qu'inventé par des femmes qui aiment les femmes et les défendent à ce titre. Et au-delà de l'énoncé, l'actuelle avancée de la cause des femmes que nous vivons semble aussi l'occasion de donner libre cours à une certaine haine des hommes. Or, s'il est nécessaire de sonner le glas de l'ère des hommes *contre* les femmes, faut-il que s'annonce celle des femmes *contre* les hommes ? Quand la misogynie se voit heureusement entamée, faut-il que la misandrie fasse son entrée sur la scène ? La cause des femmes n'avancera peut-être pas sans une rage trop souvent justifiée, mais la rage n'est pas la haine. En tout cas, singrer les hommes qui haïssent les femmes, fussent pour en dénoncer les abus, ne revient pas à faire la démonstration de ce qu'on aime les femmes en tant que telles.

Si ce qui distingue les femmes – peut-être pas toutes les femmes et peut-être pas seulement les femmes – objecte à toute norme ou essence au point que le terme même de « féminité » soit douteux, il est aussi vain de prétendre que *les* femmes *sont inférieures* aux hommes que de prétendre qu'elles *sont* des hommes, ou encore qu'elles *s'y opposent* électivement. Pourvu qu'on les considère une par une, chacune ferait voler en éclat tous les ensembles où l'on prétend borner *les* femmes : ni identique, ni pour, ni contre... bien plutôt Autre – ce qui rend d'autant plus impératif qu'elles soient égales aux hommes du point de vue du droit.

Ajoutons que penser les femmes *contre* les hommes comme on en sent la tentation aujourd'hui dans une partie de l'opinion – et pas seulement féminine – est une façon de ne pas trop s'encombrer de ce que, parfois, homme et femme sont aussi l'un *tout contre* l'autre – et c'est là une autre paire de manches. Si la sexualité fait symptôme, le ravalement des femmes est une façon coupable de traiter ce symptôme, ce genre de traitement où jouir d'une femme vient palier l'impuissance des uns à faire des autres l'objet d'un authentique amour et désir. Cela n'est pas reluisant. C'est même parfois lourdement condamnable. Mais les désirs revanchards, plus haineux que rageux, qu'on sent poindre à l'occasion de certaines dénonciations, le plus souvent justes, disent la même impuissance du côté de certaines femmes. Gageons qu'il s'agit là d'un premier temps, celui qui sanctionne la sortie d'une trop longue soumission. Il en appelle un second. La cause des femmes est à la fois digne, nécessaire, essentielle quand elle revendique une égalité effective des droits des hommes et des femmes – ce à quoi participe incontestablement cette campagne. Elle s'obscurcit en revanche quand elle en passe par une dilution du pas-tout dans le tout, imitant en cela non pas tant les hommes que, parmi eux, ceux qui ont une sérieuse dent contre les femmes.

Bref, *humains, humaines*, encore un effort pour aimer les femmes !

# JUDITH

**Judith M.**

**par Graciela Brodsky**

La mort de Judith Miller nous conduit inévitablement à évoquer ces moments uniques – et désormais irremplaçables – que nous gardons comme des trésors amassés au long des années partagées. Pour certains, son sourire, pour d'autres, sa ténacité. Son regard bleu aussi, comme le détail bleu qui ne manquait jamais à sa tenue. Certains évoquent sa douceur, d'autres, son intransigeance. D'elle, on se souvient : de la porte qu'elle nous a ouverte, du feu qu'elle nous a demandé, du café qu'elle a partagé, des discussions sur les choses les plus importantes et sur la vie quotidienne dont elle nous faisait cadeau. Certains d'entre nous évoquent la Judith qui remplissait nos valises de livres que nous transportions d'un côté de l'océan à l'autre, celle qui achetait des fournitures pour Cuba, celle qui nous attendait avec une fleur. Depuis 12 jours déjà Judith se multiplie jusqu'à devenir la Judith de tout un chacun, celle que nous porterons avec nous jusqu'à la fin.

À la Judith de tous et de chacun, je voudrais aujourd'hui rendre hommage pour ce qu'elle a incarné pour moi : le Champ freudien.

Je l'ai entendue parler pour la première fois du Champ freudien dans les années 1980, à Caracas :

« J'ai été invitée à parler devant vous en tant que Présidente de la Fondation du Champ freudien de Paris. Je dois admettre que ce n'est pas un titre facile à porter, et je ne voudrais pas me présenter devant vous comme un *apparatchik*. Je vais essayer de vous démontrer que la fonction que je dois exercer comprend intrinsèquement le fait que je m'en sente menacée [...]. Mais, si j'arrive à vous expliquer ce soir ce qu'est le Champ freudien, vous allez vous apercevoir que sa nature même s'oppose à ce que je suis un *apparatchik*.

Pour comprendre quelle est sa dimension, il me semble qu'il faudrait prendre au pied de la lettre le terme *champ freudien*. Un champ, en espagnol et en français, est avant tout un terrain, dans son acceptation la plus agricole : une terre à cultiver. Ce n'est pas un terrain où l'on construit un bâtiment ou un gratte-ciel pour en obtenir des rentes. C'est un terrain où l'on récolte ce que l'on sème, où ce que l'on sème donnera ses fruits si l'on fait le nécessaire pour qu'il soit fécond, c'est-à-dire si on lui apporte de l'engrais. » (1)

Judith, de Biélorussie, de Cuba, d'Algérie, d'Arménie, celle de l'Est et celle du Sud, a incarné comme personne l'atopie de ce Champ freudien où elle savait faire pousser la cause analytique. « L'atopie de la cause analytique » fut le nom d'une intervention qu'elle prononça aux VIII<sup>es</sup> journées du Champ freudien en Espagne : « Maintenant, c'est à nous de faire entendre l'atopie de la cause analytique par rapport aux normes juridiques institutionnelles des États, en sachant la soutenir dans l'École. [...] Ce n'est pas parce que le discours analytique est différent qu'il peut se permettre de ne se préoccuper ni du discours du maître ni du discours universitaire » (2).

Mais l'atopie fondamentale de Judith fut de faire présente chaque fois, sans concession, la place du non-analyste dans l'École : « Le lieu du non-analyste dans l'École est, avant tout, un pari sur quelque chose d'extérieur à l'analyse qui puisse être utile. La préoccupation de toute institution est sa boutique et la bonne fermeture de ses portes. Or pour que l'institution survive, il est nécessaire qu'elle ouvre ses portes. Là est la première fonction du non-analyste. Au sein de l'École, il est important que le non-analyste existe en tant que point intérieur restant avec une oreille extérieure ». (3)

Judith a été cela : le lien entre l'institution analytique et le monde extérieur. Le pont et, en même temps, l'obstacle vif contre « l'attachement [des psychanalystes] à chacun de leurs groupes, préférant se préserver eux-mêmes et leurs réalisations plutôt que de prendre le risque de répondre publiquement sur la manière de contribuer à la cause analytique et à ses effets » (4). En tant que non-analyste, elle avait un regard dépourvu de complaisance sur les psychanalystes – elle savait mieux que personne ce que le groupe analytique avait réservé à son père et elle n'a jamais condescendu aux faux semblants des reconnaissances tardives.

Elle s'est battue contre les diffamations de R., contre la vente de « la rue de Lille ». Elle portait avec elle une détermination qui ne laissait pas de place aux excuses et qui l'a conduite à se consacrer, sans illusion, mais avec un désir étonnement décidé, à une cause qui a orienté sa vie et ses actes.

Je lis avec émotion ses textes, trouvés par hasard en ce triste décembre, et je pense que nous sommes encore loin de tirer les conséquences de ce que sa vie nous apprend.

*Traduction par Valeria Sommer*

1 : J. Miller, El Campo Freudiano, Analítica nº 6 y 7, Escuela del Campo freudiano de Caracas, 1985, pág. 53.

2 : J. Miller, La atopía de la causa analítica, uno por Uno 18/19, Mayo / Junio de 1991, pág. 13.

3 : J. Miller, Cuatro preguntas, más una. Entrevista publicada en Uno por Uno 25/26, Marzo / Abril de 1992, pág. 42.

4 : J. Miller, La atopía de la causa analítica, en op. cit, pág. 13.

**Judith M.**

## **Graciela Brodsky**

La muerte de Judith Miller nos lleva inevitablemente a evocar esos momentos únicos – y ahora irrepetibles- que atesoramos a lo largo de los años compartidos. Para algunos su sonrisa, para otros su tenacidad. O su mirada, tal azul como el detalle azul que nunca faltaba en su atuendo. Algunos evocan su dulzura, otros su intransigencia. La recuerdan por la puerta que nos abrió, por el fuego que nos pidió, por el café que compartió, por las charlas sobre las cosas más importantes y sobre la vida cotidiana que nos regaló. Algunos evocamos a la Judith que nos llenaba las maletas de libros que transportábamos de un lado al otro del Océano, la que compraba insumos para Cuba, la que nos esperaba con una flor. Desde hace ya doce días Judith se multiplica hasta convertirse en la Judith de cada quien, esa que llevaremos con nosotros hasta el final.

A esa Judith de todos y de cada uno hoy quiero recordarla por lo que ella encarnó para mí: el Campo Freudiano.

La escuché hablar por primera vez del CF allá por los '80, en Caracas.

“He sido invitada a hablar ante ustedes por ser la Presidenta de la Fundación del Campo Freudiano de París. Debo admitir que no es un título fácil de llevar, y no quisiera presentarme ante ustedes como un *aparatchik*. Voy a tratar de demostrarles que la función que me ha tocado desempeñar entraña el que me sienta amenazada por ella [...] Pero si logro explicarles esta noche lo que es el campo freudiano, se darán cuenta de que su índole misma se opone a que yo sea un *aparatchik*.

Para entender cuál es su dimensión creo que habría que tomar al pie de la letra el término *campo freudiano*. Un campo, tanto en español como en francés, es ante todo, un terreno en su acepción más agrícola: es el terreno que se cultiva. No es un terreno en el que se construye un edificio o un rascacielos para obtener rentas. Es un terreno en el que se cosecha lo que se siembra, en el que lo sembrado dará frutos sólo si se hace lo necesario para que sea fecundo, es decir, si se le proporciona abono”. (1)

Judith, la de Bielorrusia, la de Cuba, la de Argelia, la de Armenia, la del Este y la del Sur, encarnó como nadie la atopia de ese Campo Freudiano en el que sabía hacer brotar la causa analítica. “La atopia de la causa analítica” fue el nombre de una intervención suya en las octavas Jornadas del Campo Freudiano en España: “Ahora nos toca a nosotros hacer oír la atopia de la causa analítica en relación a las normas jurídicas institucionales de los Estados, sabiéndola sostener en la Escuela. [...] no es porque el discurso analítico sea diferente, que puede tener el derecho de no preocuparse ni del discurso del amo ni del discurso universitario” (2).

Pero la atopia fundamental de Judith fue la de hacer presente cada vez, sin ceder en nada, el lugar del no analista en la Escuela: “El lugar del no analista en la Escuela es, antes que nada, apostar por algo exterior al análisis que pueda serle útil. La inquietud de toda institución es ocuparse de su boutique y cerrar sus puertas. Para que la institución sobreviva es necesario que abra sus puertas. Ésta es la primera función del no analista. En el seno de la Escuela es importante que exista el no analista como un punto interior que permanece con una oreja exterior” (3).

Eso fue Judith: el lazo entre la institución analítica y el mundo exterior. El puente y, al mismo tiempo, el obstáculo vivo contra “el apego [de los psicoanalistas] a cada uno de sus grupos, prefiriendo preservarse a sí mismos y a sus logros antes que tomar el riesgo de responder públicamente sobre la manera de contribuir a la causa analítica y sus efectos” (4).

Como no analista, tenía una mirada para nada complaciente sobre los psicoanalistas, conocía mejor que nadie lo que el grupo analítico le deparó a su padre y no condescendió jamás al falso semblante de los reconocimientos tardíos. Luchó a brazo partido contra las difamaciones de R, contra la venta de la Rue de Lille. Llevaba consigo una determinación que no dejaba lugar para las excusas y que la llevó a consagrarse, sin ilusión pero con un deseo sorprendentemente decidido, a una causa que orientó su vida y sus actos.

Leo con emoción sus textos, hallados por azar en este diciembre triste, y pienso que todavía estamos lejos de sacar las consecuencias de lo que su vida nos enseña.

1 : J. Miller, El Campo Freudiano, Analítica nº 6 y 7, Escuela del Campo freudiano de Caracas, 1985, pág. 53.

2 : J. Miller, La atopia de la causa analítica, uno por Uno 18/19, Mayo / Junio de 1991, pág. 13.

3 : J. Miller, Cuatro preguntas, más una. Entrevista publicada en Uno por Uno 25/26, Marzo / Abril de 1992, pág. 42

4 : J. Miller, La atopia de la causa analítica, en op. cit, pág, 13.



# LECTURES

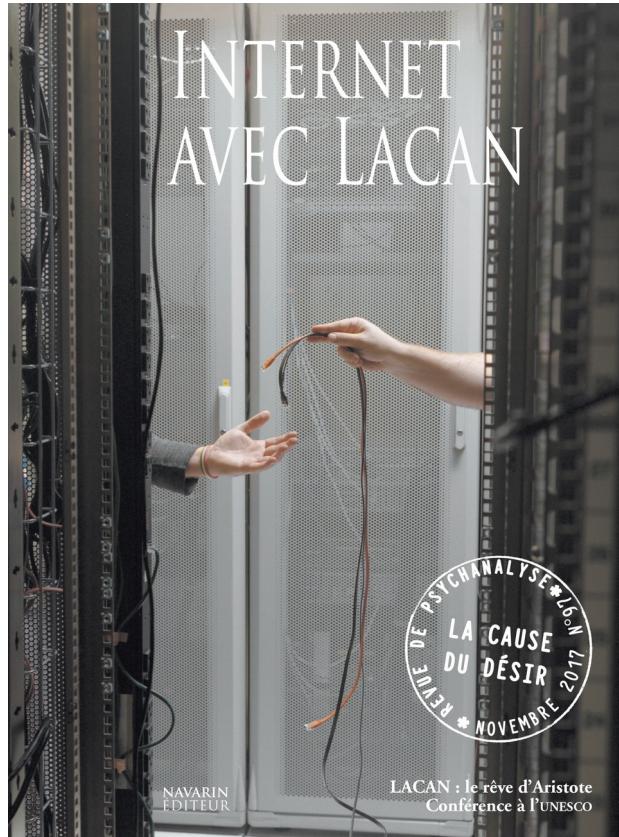
## Internet avec Lacan

### Entretien avec Guy Briole

Patrick Almeida pour *Radio Lacan : Lacan*, reprenant Aristote, dit que « l'homme pense avec son âme ». Le numéro 97 de *La Cause du désir* est intitulé « *Internet avec Lacan* ». Est-ce à dire qu'« *internet pense avec Lacan* » ? Quelles modalités et quels usages pour favoriser le discours analytique en tant que discours inscrit dans la Cité ?

Guy Briole : Vous interrogez de savoir si « *internet pense avec Lacan* » ? L'image de la couverture de la revue nous confirme que, quelles que soient la subtilité ou la complexité des connexions, il n'y a pas de rapport sexuel. De chaque côté d'un rideau fait de pellicules et entrouvert en son centre s'avancent deux mains, l'une proposant à l'autre la possibilité d'un câblage impossible, l'un des deux fils étant libre aux deux extrémités. Quand on veut savoir où est le savoir, Jacques-Alain Miller tranche : « Dieu ne répond pas, Google toujours et tout de suite » !

Il faut donc se brancher sur ce numéro de *La Cause du désir* et voir comment ce désir que l'on croit, par ce biais, pouvoir tenir à disposition se perd dans la multiplicité des fils tressés et dans des ratages d'épissures qui font que la déception du sujet est à la mesure des promesses de jouissance auxquelles il a pu croire. Comme Google, la science répond, mais à côté. C'est un effet de ce savoir sans sujet.



On s'interroge de savoir comment on appréhende le corps avec internet. Qu'est-ce qui prévaut dans sa présentification de l'imaginaire, du symbolique et, même, du réel ? Ce qui s'impose et qui décline les trois registres, c'est de parler du *corps présent* pour dire qu'il est absent ! Mais voilà que cela n'empêche pas les rencontres ni de s'énamourer, de vivre des sentiments forts qui, pour être virtuels, n'en n'affectent pas moins le corps de celui qui les vit au point qu'il en vient à faire présent le corps de l'autre – selon son propre fantasme bien sûr. Tout peut en rester là, mais cela peut aussi amener à faire le pas des corps en présence et tout est alors ouvert à l'éventail de ce qui se passe ou non entre deux êtres. Dans la cure, il s'agit aussi d'amour, et même on ne fait que ça – dit Lacan –, parler d'amour dans une cure ! Et le corps ? On le cherche partout ! On voudrait s'en tenir à l'exigence de la présence des corps dans la séance. Mais voilà que cela déborde de partout : de l'immensité de la Chine, qui s'ouvre avec une certaine avidité à la découverte de l'inconscient, à la mobilité des analysants qui ne souhaitent pas changer d'analyste, et il faut bien encore trouver des réponses quand la liberté de la parole est mise en danger par un maître féroce et que l'on s'engage à soutenir une pratique de la psychanalyse en toutes circonstances. Alors, l'analyste *online*, celui qui s'ouvre à la *Skype analyse*, doit veiller à ce qu'elle ne fasse pas symptôme, que sa direction de la cure ne perde pas le tranchant de l'acte, le fil d'une pratique qu'il faut prendre *à bras le corps*.

Vous trouverez à vous passionner sur bien d'autres points dans cette revue en les abordant sans *a priori* : à lire pour ne pas avoir le tournis d'être balloté, de tourner en rond dans la révolution numérique.

À retrouver sur ecf-echoppe, [ici](#)

---

## Internet con Lacan

### Entrevista con Guy Briole

*Patrick Almeida para Radio Lacan* : Lacan, retomando a Aristoteles, dice que “el hombre piensa con su alma”. Con este número 97, ¿diría usted, quizás, que “Internet piensa con Lacan”? ¿Qué modalidades y qué usos pueden favorecer el discurso analítico como discurso inscrito en la ciudad?

*Guy Briole* : ¿Se pregunta usted si Internet piensa con Lacan? La imagen de la portada de la revista nos confirma que, sea cual sea la sutileza o la complejidad de las conexiones, *no hay relación sexual*. A cada lado de una cortina hecha de rollos de películas, entreabierta en el centro, dos manos se acercan, cada una por su lado, proponiendo a la otra una conexión imposible ya que uno de los dos hilos está suelto por ambos extremos. Cuando se quiere saber dónde se encuentra el saber, Jacques-Alain Miller sentencia: “¡Dios no responde, Google siempre lo hace y de inmediato!”

Por tanto, hay que conectarse con este número de *La Cause du désir* y ver cómo este deseo, que por este sesgo se cree tener al alcance, se pierde en la multiplicidad de los hilos trenzados y en fallos de empalmes, de tal modo que la decepción del sujeto está a la altura de las promesas de goce en las que ha querido creer. Como Google, la ciencia responde, pero yerra. Un efecto de este saber sin sujeto.

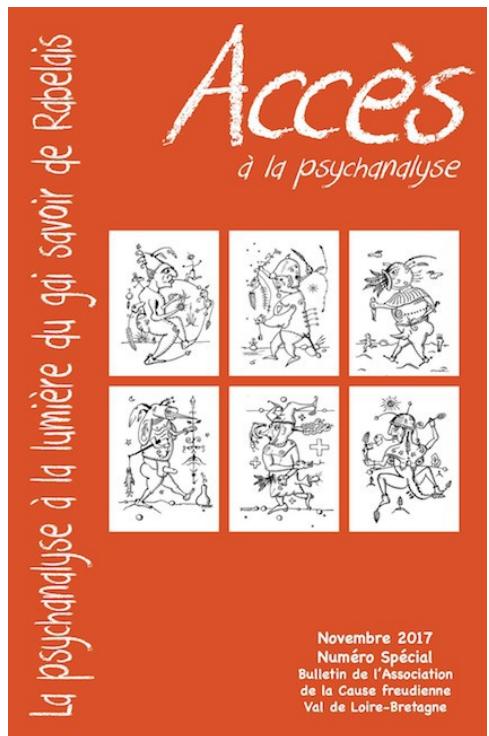
Respecto de Internet, se plantea la pregunta de cómo se capta, en él, el cuerpo. ¿Qué prevalece en su presentificación de lo imaginario, de lo simbólico e incluso de lo real? Lo que se impone y declina los tres registros, es hablar del *cuerpo presente*, ¡para decir que está ausente! Pero ocurre que esto no impide los encuentros, enamorarse, vivir sentimientos fuertes que no por ser virtuales afectan menos al cuerpo de quien los vive, hasta tal punto que llega a hacer presente el cuerpo del otro; por supuesto, de acuerdo con su propio fantasma. La cosa puede no pasar de ahí, pero también puede llevar a dar el paso de los cuerpos en presencia, y entonces todo queda abierto al abanico de lo que ocurre o no entre dos seres. En la cura, de lo que se trata es también de amor, incluso “es lo único que se hace -dice Lacan-, hablar de amor en una cura”. Y el cuerpo. No hay lugar donde no se lo busque. Quisiéramos limitarnos a la presencia de los cuerpos en la sesión. Pero resulta que eso se desborda por todas partes, hasta la inmensidad de la China, que también se abre con cierta avidez al descubrimiento del inconsciente; con la movilidad de los analizantes que no quieren cambiar de analista; con las respuestas que es preciso encontrar cuando la libertad de la palabra es amenazada por un amo feroz y nos comprometemos a sostener una práctica del psicoanálisis en cualquier circunstancia. Entonces, el psicoanalista online, el que se abre al Skype-análisis, debe velar por no hacer síntoma, debe hacer de tal modo que su dirección de la cura no pierda el filo cortante del acto, no pierda el hilo de una práctica a la que hay que enfrentarse *cuerpo a cuerpo*.

Encontrarán, en este número de *La Cause du désir*, otras cuestiones con la que apasionarse, abordándolas sin a priori para no sucumbir al vértigo de ser zarandeado y quedarse dando vueltas en esta revolución digital.



# Lacan avec Rabelais

par Isabelle Buillit



« L'événement Rabelais, c'est avant tout un événement de langue » (1), écrit Pierre Naveau. On ne peut mieux dire ! Sur sa proposition, un colloque (2) s'est tenu à Tours : plusieurs psychanalystes ont pris la parole, par un beau samedi de septembre 2016, pour dire comment chacun d'eux s'enseigne de Rabelais. Pierre Streliski en avait donné écho aux lecteurs de *Lacan Quotidien* (3). Pour notre plus grand plaisir, voilà leurs travaux réunis et publiés sous le titre éponyme « La psychanalyse à la lumière du gai savoir de Rabelais », dans un numéro spécial du bulletin de l'ACF-Val de Loire, *Accès à la psychanalyse*.

Dans ce volume, préfacé par Laure Naveau, vous pourrez lire un texte inédit de François Regnault, où il relate une conversation avec Lacan. Fin connaisseur de Rabelais, Lacan affirme le primat du phallus dans son œuvre – que ce soit sous sa forme imaginaire ou réelle.

Comme le note Pierre-Gilles Gueguen, c'est précisément dans les moments cruciaux de son enseignement que Lacan s'est référé à Rabelais et à son esprit subversif. Il aimait cette langue bavarde, joyeuse, jubilatoire, ironique. Il l'aimait aussi en tant qu'elle dérange, déroute. C'est une langue « en expansion », dit Sophie Marret-Maleval. Au fil des hyperboles et des énumérations toujours plus longues, le lecteur se trouve égaré, hors sens, souligne-t-elle. Ainsi Rabelais « s'attaque au semblant pour laisser poindre l'œuvre du réel » (4).

Si Rabelais avait l'idée avec ses récits de rendre joyeux ses malades, si son œuvre fait une large place à l'utopie et au carnaval, elle ne fait pourtant pas l'impasse sur le pire. Telle est la lecture de Guy Briole : Rabelais, toujours d'actualité, rejoue la lucidité de Freud sur les mauvais penchants inhérents à l'homme.

La psychanalyse est affaire de parole, mais aussi de corps, plus exactement de jouissances du corps et de la parole. La langue de Rabelais aux côtés de celle de Lacan, voilà qui n'a rien d'anachronique ! Cet ouvrage est un parcours truculent qui revisite nombre de références freudiennes et lacaniennes, à la lumière du gai savoir de Rabelais.

1 : Naveau P. « L'invention d'un symptôme », *Accès à la psychanalyse*, Angers, numéro spécial, octobre 2017, p. 56, disponible sur [ecf-echoppe.com](http://ecf-echoppe.com)

2 : *La psychanalyse à la lumière du gai savoir de Rabelais, les jouissances du corps et de la parole*, 24 septembre 2016, faculté de droit des deux lions, Tours.

3 : Stréliski P., « Combien cher Rabelais fut à Lacan », *Lacan Quotidien*, n° 600, 28 septembre 2016.

4 : Marret-Maleval S., « L'expansion de la langue bavarde », *Accès à la psychanalyse*, op. cit., p. 40.

# Lacan Cotidiano



*El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan*

nº 32

---

## SUMARIO

### JUDITH

Judith, un recuerdo — *Fabián Naparstek*

Judith Miller y el TyA — *Nelson Feldman*

A la memoria de Judith Miller — *Begoña Isasi*

### LA MOVIDA ZADIG

Presencia del psicoanalista en la política — *Xavier Esqué*

---

### JUDITH

#### **Judith, un recuerdo**

Fabián Naparstek (Buenos Aires)

Bruselas, 2002. Terminaba el Congreso y nos aprestábamos para irnos a París al Encuentro del Campo freudiano. Se desarmaban la librería, la mesa de inscripciones y de informaciones. En el largo pasillo veo venir un carrito lleno de cajas y que por su altura no dejaba ver quien la estaba empujando desde atrás. Era Judith. Ella, sola, empujaba ese carrito con embalajes de libros que debía subir a su camioneta para llevar de vuelta a París. Obviamente, me apresuré a ayudar y querer acompañar en su tarea de empujar. Intenté dar argumentos de que no debía hacer eso ella sola. Fue infructuoso. Solo me dejó agarrar una de las abrazaderas del carro y compartir con ella la fuerza que había que hacer, a condición de hablar algunos temas pendientes. En efecto, mientras tanto, aprovechamos para seguir planificando lo que sería la jornada del TyA que se llevaría adelante —como tantas otras de las redes del Campo freudiano— en dos días.

Estaba al corriente de cada detalle, de cada colega, de cada mesa, de cada trabajo. Me preguntaba y quería saber cada cosa. Pero también daba indicaciones y orientaba para que uno pudiese ubicarse. Las cajas empezaban a entrar en ese baúl grande de la camioneta Scenic. Todavía lo tengo fresco. Mientras las acomodaba, y yo pretendía ayudar presuroso, seguía nuestra charla y planificación.

Hoy la recuerdo nítidamente en aquel día y en todo lo que ella empujaba para que el TyA fuese una verdadera red internacional, para que la red mantenga aquello que nos distingue a partir de la Orientación lacaniana, para que el trabajo del Campo freudiano no se superponga con el trabajo de las Escuelas, etc, etc.

Al otro día, sentada en la esquina de la Rue Vavin y Notre Dame des Champs, nos volvimos a encontrar para la reunión que teníamos pactada. Volvimos a repasar cada detalle. La tengo presente en esos días y en los años que me tocó compartir el trabajo con ella, especialmente por el TyA. Antes y después del 2002, en diferentes países como Francia, Bélgica, Argentina y Brasil. Siempre presta a imprimirlle ese impulso y esa orientación a la labor. La energía de Judith y su orientación hoy están vivas en cada paso que en el TyA se da y especialmente para mí como una enseñanza grabada.

## Judith Miller y el TyA

Nelson Feldman (Ginebra)

A partir de los años noventa, Judith Miller en su rol de presidenta del Campo freudiano apoyó activamente la creación y la extensión de la red TyA (toxicomanía y alcoholismo) en América y en Europa.

En 2014, durante el Congreso de la AMP en París, Judith Miller organizó un encuentro de la red mundial del TyA en la Escuela de la Causa freudiana en la Rue Huysmans. La fotografía que acompaña este texto fue tomada al final de esta reunión. Se aprecia su habitual entusiasmo en esos momentos de trabajo en común a lo largo de los años. Ese mismo día, la pertinencia del término adicción en la clínica actual fue evocada para integrarlo a la sigla del TyA.

En el transcurso de los años noventa, mientras que la toxicomanía y el alcoholismo interesaba a pocos analistas, Judith Miller estimulaba y sostenía los coloquios y publicaciones del TyA en cada encuentro del Campo freudiano y cada Congreso de la AMP (1). La red del TyA se fue desarrollando en Europa y en América, donde dispone de una revista digital bilingüe, *Pharmakon*.

Judith Miller siguió el interés de Jacques Lacan por las nuevas formas del síntoma que generan cambios en la clínica contemporánea y un productivo trabajo de conceptualización en el psicoanálisis.

Quiero brindar mi homenaje a Judith Miller por su acción y su compromiso con una clínica de orientación lacaniana en el campo de las adicciones, la toxicomanía y el alcoholismo.

Estoy seguro que los colegas de la red TyA comparten conmigo esta palabras de recuerdo a la acción de Judith Miller.

\* Presidente ASREP-NLS.

—Lacan Cotidiano—

- 1: VV. AA., *Sujeto, goce y modernidad. De la monotonía a la diversidad*, Jornadas del Instituto del Campo Freudiano en Paris, Buenos Aires, Ed. Atuel, 1994.
- 2: <http://www.pharmakondigital.com>



Foto posterior al encuentro de la red TyA, en abril de 2014 durante el congreso de la AMP en París.

### A la memoria de Judith Miller

Begoña Isasi (Bilbao)

La noticia del fallecimiento de Judith Miller me dejó paralizada. Sabía sobre su delicado estado de salud, ella misma lo anunció en el IX Congreso Internacional en París. Durante este tiempo la he echado mucho de menos y sin embargo no podía entender por qué no podía escribir nada sobre ella, sobre esta mujer a la que admiraba y apreciaba tanto y que tras una delicada apariencia se encontraba una mujer energética, entusiasta y decidida.

Un sueño me hizo saber lo que ignoraba: el encuentro con un real que me tocaba profundamente, lo que facilitó mi escritura.

Creo que se ha dicho ya todo lo que Judith ha trabajado para la transmisión de la enseñanza de su padre, Jacques Lacan, así como para la transmisión y difusión del psicoanálisis junto con su marido, Jacques-Alain Miller del que transmitía un gran respeto por su labor y enseñanza del psicoanálisis lacaniano. No voy a redundar más sobre ello.

Pero si quiero decir que yo aprendí mucho a su lado, sobre todo a no pararse ante las dificultades.

Siempre le recordaré con su amplia sonrisa y sus ojos vivos y brillantes, abrazada entusiasmada a la revista *Carretel*, revista que ha sobrevivido gracias a ella.

Muchas gracias querida Judith, te recordaré siempre

\* Responsable editorial de la revista *Carretel*.

## LA MOVIDA ZADIG

### Presencia del psicoanalista en la política

Xavier Esqué

#### I

Los psicoanalistas se implican en la política del mundo. El malestar en la civilización siempre fue de su interés, pero ahora los efectos del discurso de la ciencia y el capitalismo sobre la subjetividad humana podrían llegar a comprometer la existencia misma del psicoanálisis. Es desde esta perspectiva que el psicoanálisis se encuentra doblemente interesado por la democracia y sus formas.

Si la política se juega por identificación hacer existir el psicoanálisis en el campo de la política no puede entenderse sin un trabajo de desidentificación. ¿Cómo mantenerse sino suficientemente despegado de los S1 que vienen del Otro para evitar que la acción del analista se encuentre atenazada por las exigencias del discurso del amo? El discurso analítico no puede dejar de cuestionar el campo de las identificaciones, ni el de los ideales, ni los nuevos significantes-amo, porque él no ignora lo real, no ignora el goce presente en todo lazo social, el goce que vive en cada discurso. Por eso el discurso subversivo del psicoanálisis solo la forma democrática permite acogerlo. La libertad de palabra es esencial porque estando en el fundamento mismo de la clínica psicoanalítica se encuentra anudada al deseo del analista.

Pero hay momentos en la historia de un país en que esta cuestión se hace particularmente difícil: son momentos de crisis, de confrontación, los significantes del Otro caen sobre uno con el peso de una exigencia a pronunciarse, a tomar partido, y además eso se presenta siempre de modo perentorio. En estas condiciones la angustia hace presente el real de la vida.

¿Suspirar por una posición de neutralidad? No es eso. Ni la posición neutral ni la toma de posición ideológica partidista son congruentes con el discurso analítico. La primera no es acorde con una de las primeras orientaciones políticas de Lacan de que el analista debe estar a la altura de la subjetividad de su época. El analista no puede sustraerse, inhibirse, de lo que pasa en el mundo. Tampoco la posición neutral es acorde con la posición del analista como agente provocador de una política del síntoma, que es la del psicoanálisis.

Tampoco se trata de que el analista se avenga a poner el saber analítico al servicio del discurso del amo, el recorrido de esta posición no tiene más salida que la del analista maniatado.

Ambas posiciones podrían responder a lo que Freud en *Análisis terminable e interminable* denominó “saldos lamentables” de los análisis de los analistas. Pero no se trata de idealizar el final del análisis, no hay final sin saldo, y de algún modo podríamos decir que no hay saldo que

no sea lamentable, la cuestión es cómo poner este resto al servicio de la causa psicoanalítica y no al servicio de la causa partidista, o al servicio de una mal entendida extraterritorialidad. Lacan plantea que un análisis llevado hasta el final le confiere al analista “saber ser un desecho”, pero agrega que si eso no lo lleva al entusiasmo “puede haber habido análisis, pero analista, ninguna probabilidad”.

La causa analítica entonces es el buen tratamiento del no quiero saber de cada uno —un no querer saber sobre la imposibilidad— y en esta perspectiva es un antídoto contra la segregación. Este no querer saber si no se trabaja analíticamente, aún después del análisis, mediante la transferencia de trabajo, puede terminar derivando en momentos de crisis en odio y hostilidad, manifestaciones del rechazo de lo distinto, de lo Otro.

## II

Viniendo de Catalunya, de España, comprenderán que hable de lo que ocurre en mi país. Mi país... ¿España? ¿Catalunya? Aquí nos encontramos con la dificultad de nombrar un real. Es un problema que viene de muy lejos, pero que en lo más reciente de nuestra historia, en 1978, hubo que hacer encaje de bolillos para escribir negro sobre blanco ese real en la Constitución española.

Catalunya es un país sin Estado que conforma un territorio determinado por una lengua y cultura propias. No es una región, como en Europa muchas veces por pereza se suele pensar. Este problema, en 1978, encontró entre ruido de sables militar de fondo una salida con el estado de las autonomías. El llamado “café para todos”.

Un año antes se había reinstaurado el Gobierno de la Generalitat de Catalunya con el presidente que venía del exilio. El compromiso de los catalanes con esta nueva vía que se abrió fue abrumador, más del 90 por ciento de los catalanes votaron un año después la constitución española, un porcentaje incluso mayor que el de Madrid. Catalunya se comprometió a fondo con la nueva democracia, fue clave en la victoria de Felipe González en las elecciones españolas, dio estabilidad a su Gobierno, un Gobierno que realizó las más grandes y más modernas transformaciones democráticas del Estado. Catalunya lideró y trabajó con ahínco para que España ingresara en Europa.

Entonces, ¿cómo se ha llegado hasta aquí?

El recorrido del pacto del 78 ha llegado a su fin, es un hecho. ¿Las causas? Por una parte, las políticas internas del país; por otra, cambios de época, nuevas paradojas de la civilización.

Con el segundo mandato de Aznar de mayoría absoluta (2000-2004) se inició una dura política de recentralización. El pacto del 78 lo empezó a quebrar la derecha española, y esto se hizo evidente en el 2006 cuando acudieron al Tribunal Constitucional para revocar un nuevo estatuto de autonomía que en las urnas, en el parlamento catalán y en el parlamento español se había votado y aprobado. Aquí se dejaba de lado la política y se judicializaba el conflicto. Hay que decirlo claro, sin ello hoy no estaríamos aquí. Muchos, incluso de la misma derecha, lo han reconocido: fue un grave error. Esto provocó una desafección grande de los catalanes que habían estado trabajando durante toda la transición en la transformación moderna del Estado. No se escucharon las voces que denunciaban lo que estaba pasando y adónde esto podía llevar.

Con esta política que continuó y amplió Rajoy se explica que el independentismo haya pasado del 12 al 48 por ciento, que se haya multiplicado por 4. ¿Acaso los catalanes han enloquecido? Habría que entender ahora que este 48 por ciento no es el de un nacionalismo

identitario, tal como se lee en la mayoría de análisis políticos que circulan. Aquí se agregaron nacionalistas moderados, republicanos, federalistas desengaños, parte de la izquierda salida del movimiento de los indignados del 15M, y muchos pragmáticos. Muchos jóvenes que se consideran fundamentalmente europeos, ciudadanos del mundo, jóvenes que no han llevado ni llevarán nunca una bandera. Y aquí hay algo nuevo. Son jóvenes que no vivieron la transición, jóvenes portadores de un deseo de otra cosa, que en determinado momento de los acontecimientos tomó el nombre de independencia. Esta generación no asume el pacto que validaron sus padres, y menos ante un Gobierno de España que se niega a hablar, y que usa la ley con cinismo constitucional. En esta coyuntura la causa independentista proporcionó una nueva épica, cierta luz en la oscuridad del momento.

Catalunya no quiere estar cautiva de una dinámica nacional en la cual se vean frenadas sus legítimas aspiraciones de mayor autogobierno. Esto ocurre cuando gobierna el PP, puesto que éste obtiene más votos por el hecho de frenar dichas aspiraciones; y ocurre también cuando gobiernan los socialistas, que aplican una política más tibia pero que se encuentran atenazados con el temor de que transigir les reste votos en España. Para solucionar el encaje de Catalunya en España los socialistas, en los momentos de mayor tensión, han ofrecido y ahora siguen ofreciendo la salida federal que probablemente solucionaría el problema pero ésta, lamentablemente, no tiene recorrido ni en el mismo socialismo, tal como se ha venido demostrando a lo largo de los últimos años.

Por otra parte, la loada Transición española se dio por acabada sin haber desenterrado de las cunetas decenas de miles de cadáveres de la guerra civil. Las generaciones que vivieron el franquismo deben esta transmisión a los jóvenes que no lo conocieron y que por tanto no saben el precio que se pagó.

La democracia, ¿se gana definitivamente alguna vez? Sin hacer de ella un ideal diría que, al menos en España, necesita de una transición permanente, se trataría de considerar que no está alcanzada y garantizada, que siempre se encuentra amenazada, tal como se comprueba actualmente. La democracia en España ha sufrido un retroceso: en separación de poderes, en garantías procesales, en la libertad de palabra, con la ley mordaza, con una corrupción sistémica sin consecuencias políticas, con políticos presos... Son bastantes los juristas, no solo catalanes, que ven en la actual actuación de la Audiencia Nacional un funcionamiento similar al del TOP franquista (Tribunal de Orden Público).

Por otra parte, es evidente que el gobierno catalán ha cometido errores graves: el primero plantear el tema de la unilateralidad, y más aún sin disponer de una mayoría suficiente. Así no es posible plantear ni mucho menos prometer la independencia. En cambio, había un 80 por ciento que quería un referéndum, había un deseo decidido de decidir, democrático. Pero el gobierno catalán no se plantó aquí, en lugar de reunir fuerzas y armarse de razones para conseguir un referéndum con garantías, legal y reconocido internacionalmente —aunque para ello hubiera habido que esperar algunos años—, en lugar de eso, aparecieron las urgencias y se tomaron atajos que nos han llevado al desastre actual. Esta fue una falsa salida, populista. Acorde con las intenciones más que con las consecuencias, imperdonable. En el sentido de Lacan cuando dice en los *Escritos* que “el error de buena fe es de todos el más imperdonable”.

Por otra parte, este proceso ha despertado al nacionalismo español, el de la unidad de destino en lo universal franquista. Con ello se está produciendo una demonización generalizada de lo catalán. Eso hace masa, y no ayuda a resolver el problema.

Vázquez Montalbán, en el 2000, escribía que la salud de la democracia española del futuro

—Lacan Cotidiano—

dependería de cómo resolviera los conflictos de los nacionalismos interiores cuyas dos opciones con todas sus variantes eran: separatismo o confederación. Él anticipaba que el problema no era sólo español. Apuntaba a la crisis de la identificación del Estado-nación, desbordado por la economía global —y podríamos añadir nosotros ahora desbordado por el neoliberalismo, la biopolítica, y otros. En efecto, Vázquez Montalbán planteaba que íbamos hacia una nueva nación real de los ciudadanos según el concepto de Habermas, quien sostenía que la conciencia de los derechos del hombre y del ciudadano se impondría sobre la imaginaria nación de los miembros de una comunidad histórica y étnica. Aunque esto, lo vemos bien en Europa, tenga sus fuertes movimientos de reflujo.

III

¿Se puede frenar el movimiento independentista con solo aplicar la ley, con la fuerza, la represión, la inhabilitación, la cárcel? Es evidente que no. Sabemos por el psicoanálisis que vivimos una época en que la prohibición ya no funciona como antes, lo que se impone ahora es la autorización a gozar, es por esa vía que se encuentra lo imposible.

La justicia ostenta un valor esencial que es la verdad, en ella habita un amor por la verdad que vela lo imposible, y en este sentido hace masa. La política, en cambio, comporta la división de la verdad. La verdad como nos enseña el psicoanálisis, “no puede decirse toda”. Nos guía entonces la orientación por lo real, para tratar siempre de ubicar lo más singular y tocar con ello el goce, en contra de todo aquello que en tanto identificación hace masa.

El discurso sobre la política de un analista tendría entonces que mantener siempre abierta la partida entre la verdad y lo real, el real de la vida.

\* Texto presentado en el Forum Europeo de Torino, *Deseos decididos de democracia en Europa*, el 18 de noviembre de 2107.

---

**Lacan Cotidiano**

*Redactor jefe:* Miquel Bassols

*Redactora adjunta:* Margarita Álvarez

*Comité ejecutivo:*

Jacques-Alain Miller, presidente

Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Yves Vanderveken

---

---

*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*  
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).*

*Rédacteur en chef : Yves Vanderveken ([yves.vanderveken@skynet.be](mailto:yves.vanderveken@skynet.be)).*

*Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.*

*Maquettiste : Luc Garcia.*

*Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.*

*Électronicien : Nicolas Rose.*

*Secrétariat : Nathalie Marchaison.*

*Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.*

*Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.*

**pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI.**